

Du théâtre à la piscine *Barnacle Wood et le Contrat*

Hélène Jacques

Numéro 112 (3), 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25329ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jacques, H. (2004). Compte rendu de [Du théâtre à la piscine : *Barnacle Wood et le Contrat*]. *Jeu*, (112), 29–34.

Du théâtre à la piscine

Les lieux théâtraux non conventionnels représentent un fertile terreau d'expérimentation, dans la mesure où ils permettent aux créateurs d'investir l'espace différemment, en élaborant des scénographies dont le statut dépasse de loin celui du simple décor et qui, souvent, modifient le point de vue du spectateur et son rapport avec la scène. Conséquemment, le public a, lorsqu'il est convié dans ces lieux, de

Barnacle Wood

TEXTE DE TREVOR FERGUSON. MISE EN SCÈNE : GUY SPRUNG ;
DÉCORS : BENOÎT ROYER ; COSTUMES : LAURELOU FAMELART ;
ÉCLAIRAGES : DAVID PERREAULT NINACS ; SON : BEN FINKELBERG.
AVEC ANDREAS APERGIS (PILOT), ERIC DAVIS (VANCE), ERIC
GOULEM (GIMP), ALEX IVANOVIC (CHRISTOPHER) ET LINA
ROESSLER (HOPI). PRODUCTION D'INFINITHÉÂTRE, PRÉSENTÉE
AU BAIN ST-MICHEL DU 18 MARS AU 4 AVRIL 2004.

Le Contrat

TEXTE DE TONINO BENACQUISTA. MISE EN SCÈNE, ESPACE ET VIDÉO :
CAROLE NADEAU ; COLLABORATION À LA MISE EN SCÈNE ET À LA DIREC-
TION D'ACTEURS : ÉRIC FORGET ; ESPACE ET LUMIÈRE : LOUIS-PHILIPPE
ST-ARNAULT, AVEC LA COLLABORATION D'ÉRIC BELLEY ; SON : JEAN-
SÉBASTIEN DUROCHER ; COSTUMES : LOUIS HUDON ; COLLABORATEURS
AUX INSTALLATIONS ET AUX ÉLÉMENTS VISUELS : JEAN-SÉBASTIEN
BAILLAT, GUILLAUME CHOUIARD, GABRIEL COUTU-DUMONT, JANICKE
MORISSETTE, LINE NAULT, ALAIN NÉRON ET LOUIS-PHILIPPE ST-ARNAULT.
AVEC SIMONE CHEVALOT, GUILLAUME CHOUIARD, DANIEL DESPUTEAU,
NORMAN HELMS, DOMINIQUE LEDUC, VALÉRIE LEMAIRE, FRANÇOIS
MARQUIS ET DOMINIQUE QUESNEL. PRODUCTION DU PONT BRIDGE,
PRÉSENTÉE AU BAIN MATHIEU DU 24 MARS AU 10 AVRIL 2004.

grandes attentes : il imagine qu'il sera surpris, dérouté dans un espace possédant le potentiel de lui faire vivre une expérience nouvelle. Présentés simultanément ce printemps, *Barnacle Wood*, mis en scène par Guy Sprung, et *le Contrat*, monté par Carole Nadeau, ont en commun le fait d'exploiter les ressources d'un espace non théâtral, le bain public. Les deux textes, de facture plutôt réaliste, sont mis en scène dans des piscines, et ce choix amène à se questionner sur la pertinence d'une telle proposition. Si le lieu de l'action de *Barnacle Wood*, les dessous d'un quai, justifie en quelque sorte que le spectateur soit installé en plein centre d'une piscine, la métaphore maritime est quasi absente du *Contrat*, alors que la piscine prend des airs de laboratoire aseptisé. Il faut bien entendu chercher ailleurs le propos véhiculé par le lieu scénique inusité, d'autant que les esthétiques proposées dans ces deux productions – dans le premier cas, réaliste et linéaire ; dans le deuxième, hallucinatoire et fragmentée – sont totalement différentes.

L'envers du monde

Trevor Ferguson nous plonge à nouveau, après *Long, Long, Short, Long*¹, dans le monde d'une bande de marginaux, une poignée d'hommes et de femmes désœuvrés attendant l'arrivée des bateaux de pêche pour enfin trouver du travail, le nettoyage et la coupe du poisson. Sans-abri, ils vivent sous les quais du port et se livrent à des guerres intestines pour des questions d'honneur et de territoire, jusqu'à ce qu'apparaisse enfin, au dénouement, une certaine forme de solidarité et d'amitié. Des personnages de Ferguson, typés, presque caricaturaux – le niais inquiet, le lâche flagorneur, la rebelle intrépide, le mystérieux mélancolique, l'ouvrier à l'esprit étroit –, le spectateur en sait peu : un seul des marginaux confie les raisons pour lesquelles il s'est retrouvé

1. Voir mon compte rendu de ce spectacle dans *Jeu* 105, 2002.4, p. 15-21.

à vivre ainsi, comme un rat, sous les quais, mais on imagine que les autres ont connu une déroute semblable. L'intrigue s'ouvre sur un meurtre commis pendant la nuit et que revendique Pilot, alors que Hopi affirme que ce dernier n'a été que simple témoin et entend pourfendre le menteur. Pendant ce temps, un ouvrier de la ville installe des lumières sous le quai en vue d'éventuels travaux, et tente de comprendre ce qui se trame dans l'univers d'en dessous. Si Ferguson place ses personnages misérables dans un contexte presque naturaliste (il donne des indications précises au sujet de la reconstitution sur scène des dessous du quai, des éclairages et du son propres à un environnement maritime²), il leur attribue toutefois des dialogues frisant parfois l'absurde. Christopher, par exemple, reste confus lorsque Pilot lui annonce qu'il est responsable du meurtre, puisqu'il a uriné, à partir d'un étage supérieur du quai, sur l'homme qui a chuté près de ceux l'ayant ensuite achevé... La pièce de l'auteur anglo-québécois présente crûment la réalité de ces pauvres va-nu-pieds exclus du monde d'en haut à qui il n'offre aucune rédemption, avec des dialogues à la fois cruels et drôles. Le personnage de Christopher, qui représente le bouffon du groupe, cherche « l'ami qu'[il] n'a pas » (« *I need the friend I don't have*³ ») et demeure « perplexe » et « mystifié », mots qu'il répète sans cesse, jusqu'au dénouement de la pièce.



Barnacle Wood de Trevor Ferguson, mis en scène par Guy Sprung au Bain St-Michel (Infinithéâtre, 2004). Photo : Marc Tessier.

Le metteur en scène et directeur artistique d'Infinithéâtre, Guy Sprung, a choisi de placer ces personnages dans le Bain St-Michel, une piscine désaffectée qui a déjà accueilli les productions de la compagnie (entre autres *Conne Carne*, en 2003). Le lieu est beau et inspirant, et en tant qu'espace vide, il offre une grande liberté aux créateurs. Benoît Royer a su bien exploiter la profondeur et la hauteur de l'espace pour concevoir le décor, les dessous du quai, à l'intérieur même de la piscine. Des poutres, des échelles et des planches sont enchevêtrées pour réaliser de manière tout à fait vraisemblable le lieu de l'action, avec un grand souci du détail : on va même jusqu'à reproduire les excréments des oiseaux sur les poutres ! Les éclairages

2. Infinithéâtre m'a gracieusement prêté une copie de la pièce de Trevor Ferguson, que j'ai pu consulter *a posteriori*.

3. Trevor Ferguson, *Barnacle Wood*, p. 6.

complètent le tableau pour recréer la lumière du soleil qui se faufile entre les planches et se couche au loin, ainsi que le reflet de la lune sur la mer. Les spectateurs se trouvent en face du quai, assis sur les gradins qu'on a installés dans la piscine. Grâce à ses dimensions et au plafond très élevé, celle-ci constitue un espace intéressant à explorer, mais ce spectacle réinstaure, en fait, le rapport entre le public et l'aire de jeu que l'on retrouve dans les salles conventionnelles, et la piscine prend les allures d'une scène de théâtre comme une autre.

Au décor s'ajoute un environnement sonore tout aussi naturaliste : le cri des mouettes et le bruit des vagues ponctuent l'action et créent une ambiance de bord de mer. La mise en scène de Sprung est, quant à elle, très dynamique, et les acteurs, qui se faufilent agilement entre les poutres et les escaliers couverts de « barnacles », mollusques à coquille tranchante, sont excellents. La pièce de Trevor Ferguson contient, il est vrai, quelques longueurs, mais le jeu des acteurs, qui oscille entre la caricature bouffonne et l'expression d'une angoisse désespérée, de même que l'ingéniosité de la scénographie, parviennent à soutenir notre attention. Finalement, le lieu non conventionnel du spectacle excite la curiosité du spectateur lorsqu'il s'installe en face du quai, constituant certes un bel espace à exploiter, mais il finit par se faire oublier pendant la représentation.

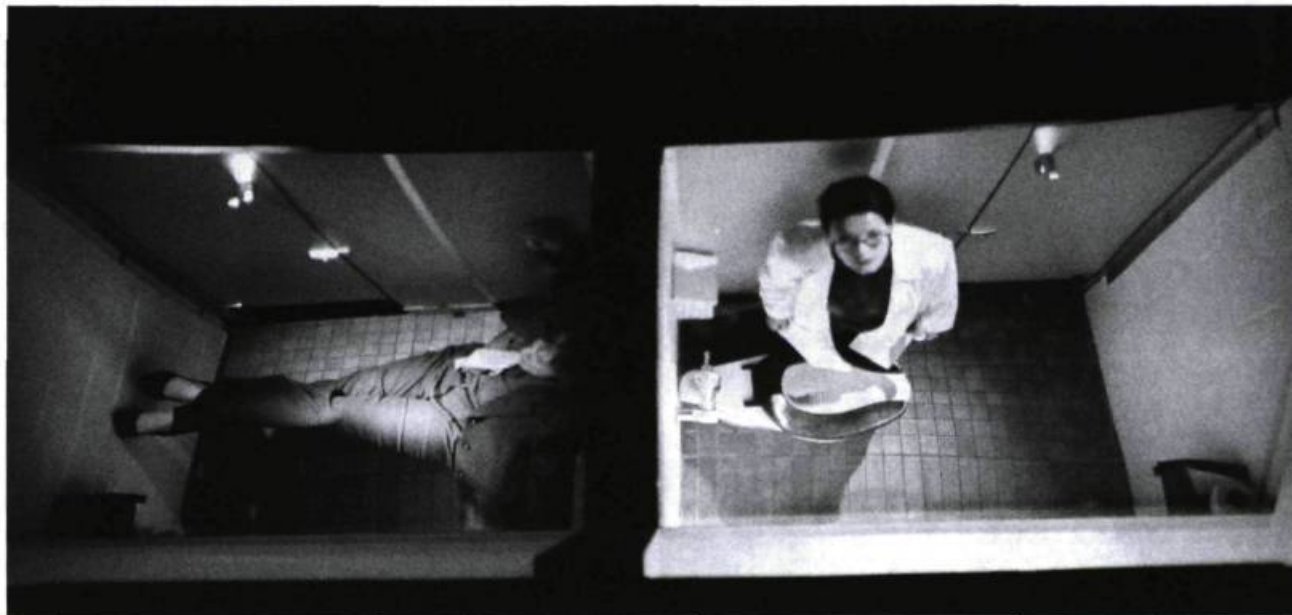
Le Contrat de Tonino Benacquista, mis en scène par Carole Nadeau au Bain Mathieu (le Pont Bridge, 2004).
Sur la photo : Norman Helms.
Photo : Janicke Morissette.

Dans le dédale d'un laboratoire inquiétant

Les spectacles de Carole Nadeau conjuguent, ainsi que l'a souligné Marie-Andrée Brault⁴, recherche visuelle convoquant diverses disciplines artistiques (installation, vidéo, etc.) et exploration de textes littéraires. Après avoir mis en scène de manière originale *Provincetown Playhouse, juillet 1919, j'avais 19 ans* de Norman Chaurette, la directrice du Pont Bridge s'intéresse de nouveau à une pièce de théâtre mais, cette fois-ci, la déambulation dans les multiples espaces, la fragmentation du texte et les images projetées en quantité distraient l'attention du spectateur, qui finit par perdre le fil de l'intrigue. *Le Contrat* de Tonino Benacquista, à l'instar de la pièce de Chaurette, a pour thème la folie, et sa structure repose sur trois rencontres entre un médecin et son patient. Un chef de gang souffrant de crises d'angoisse se présente chez un psychanalyste afin de se guérir de l'étrange mal qui l'opprime. L'action de la pièce prend appui sur la tension

4. « Le réfléchi », *Jeu* 108, 2003.3, p. 123-128.

qui s'instaure entre « l'analysant » et « l'analyste », ce dernier, effrayé, devant soigner sous la menace le dangereux patient. En effet, la guérison, la fin de la thérapie, signifiera-t-elle du coup la fin de l'analyste ? Tout concourt à nous le faire croire puisque le chef de gang, étendu sur le divan du cabinet, confie de fil en aiguille les secrets de son enfance, ses premiers « contrats », son ascension dans l'organisation criminelle, et enfin le prochain meurtre qu'il doit exécuter. L'analyste parvient *in extremis* à percer le mystère de l'inconscient de son patient, et ainsi, en le libérant de son angoisse fondamentale, à sauver sa peau. Pour ce faire, le docteur se substitue au père décédé de l'analysant et recrée une situation semblable au « rendez-vous raté⁵ » qui l'obsède depuis longtemps.



La pièce présente ainsi plusieurs jeux de miroir sur lesquels insistera la mise en scène de Carole Nadeau : l'analyste et l'analysant (d'emblée, on constate que les noms des personnages sont presque identiques) sont confrontés à la peur, l'un la soignant et l'autre la suscitant ; tous deux respectent également une règle d'or de leur métier, celle du silence. De plus, le sous-titre de la pièce, « western psychanalytique », renvoie aux fameux duels des films du genre, aux face-à-face meurtriers entre deux ennemis qui s'observent attentivement avant le coup final. La question du double est exacerbée dans la production du Pont Bridge, puisque quatre couples de comédiens – dont le jeu est par ailleurs assez inégal – interprètent les rôles de l'analyste et du patient. Les deux personnages sont ainsi démultipliés et incarnés par des couples de femmes ou d'hommes. Carole Nadeau éclipse du coup le caractère réaliste du texte, préférant plonger le spectateur dans l'univers labyrinthique et obscur de l'inconscient qu'explore le psychanalyste.

5. Tonino Benacquista, *le Contrat. Western psychanalytique en deux actes et un épilogue*, Paris, Gallimard, coll. « Le manteau d'Arlequin », 2001, p. 74.

L'espace de la pièce est également démultiplié dans la mise en scène de Carole Nadeau, qui fait éclater le cabinet du médecin et le disperse dans plusieurs pièces de la bâtisse du Bain Mathieu. Les spectateurs ne sont pas installés, comme dans la pièce de Sprung, en face de la scène : en effet, dans un premier temps, ils sont plutôt séparés en quatre groupes qui découvrent les aires de jeu en suivant un parcours, en se déplaçant, guidés par les acteurs, d'une salle à l'autre afin d'entendre des scènes de la pièce. Chacun des groupes assiste à un spectacle différent, dans la mesure où il reçoit des fragments du texte dans un ordre différent. Les rencontres entre le patient et le médecin ont lieu dans les toilettes de l'immeuble, un bureau, une douche, un couloir et, enfin, dans la piscine même, où les spectateurs se retrouvent lorsque les dernières scènes sont interprétées par tous les comédiens. En outre, dans les lieux investis se trouvent des téléviseurs et des miroirs grâce auxquels est reproduite et réfléchie l'image des acteurs. Le public, enfin, observera les dernières scènes de différentes façons : d'abord en se situant en face de la « scène », dans la piscine ; ensuite, en regardant les acteurs se trouvant dans des aires de jeu plus élevées ; finalement, il assistera au dénouement de la pièce debout, autour de la piscine, en observant les acteurs en plongée. Si l'intrigue est présentée de manière fragmentée, dans le désordre, Carole Nadeau, tout au long de la représentation, brise également la perspective unique du spectacle et multiplie les points de vue du public, qui regarde l'ombre, le reflet ou l'image télévisuelle des acteurs se situant en face, au-dessus ou encore en dessous de lui.

Le Contrat, mis en scène par
Carole Nadeau au Bain Mathieu
(le Pont Bridge, 2004). Sur la photo :
Dominique Quesnel et Dominique
Leduc. Photo : Janicke Morissette.

Le spectacle est multidisciplinaire, dans la mesure où des installations sont intégrées à l'espace que parcourt le public. Avant d'être répartis en quatre groupes, les spectateurs assistent à une « performance-exposition » de Line Nault, étendue dans un grand coffre transparent, comme un animal sous observation. Divers objets et images insolites – éprouvettes contenant des fœtus en plastique, projections vidéo de crânes, moules de corps humains – confèrent en outre à l'espace une allure de laboratoire infernal. La piscine de céramique, au dire de la metteuse en scène, se transforme en « clinique de « biopsychologie ». Et dans ses « sous-lieux » dérobés « on » se livre peut-être à des manipulations génétiques⁶. » Carole Nadeau superpose au texte un commentaire sur les biotechnologies, révélant des correspondances entre le travail de psychanalyse, qui implique son lot de responsabilités, et les problèmes d'éthique qu'entraînent les recherches en génétique. Les éclairages participent à créer un espace bleuté, froid, inquiétant, lequel est complété par la projections d'images – de squelettes, de vagues – sur un grand écran et sur un énorme globe dans la piscine. Chacune des étapes du parcours est, enfin, ponctuée par une musique, quasi menaçante, qui envahit tout le Bain Mathieu.

Le spectateur, appréhendant, dans chaque tableau, un nouvel espace très chargé et occupé par différents comédiens, déambulant dans les couloirs tortueux sur le rythme entraînant de la musique, voit ses sens continuellement sollicités et tente parfois en vain de décoder l'ensemble des images, paroles et sons dont on le bombarde. Si l'environnement, fascinant et angoissant, nous intrigue du début à la fin de la représentation,

6. Michel Bélaïr, « Un parti pris pour la fragmentation. Carole Nadeau monte *le Contrat* de Benacquista au Bain Mathieu », *Le Devoir*, 20 et 21 mars 2004.

si le spectacle est réglé au quart de tour, il reste que le texte de Benacquista dont nous devons *a priori* suivre l'évolution apparaît un peu superflu dans ce laboratoire multidisciplinaire. Le lien, en effet, entre les biotechnologies et *le Contrat* ne saute pas aux yeux et m'a quelque peu déroutée. Ce sont les commentaires de la metteuse en scène à propos de la pièce, lus dans les articles de journaux, qui m'ont éclairée au sujet de la scénographie proposée dans le spectacle, laquelle semble un peu plaquée sur un texte abordant des thèmes – la peur, la violence, l'affrontement – ne renvoyant pas nécessairement à l'univers des recherches en génétique. Certes, tout au long du parcours, l'appareillage technique étonne et impressionne : Carole Nadeau possède une maîtrise évidente des ressources de l'espace, et le travail sur la perception du spectateur valait en soi le détour. Toutefois, la représentation, en aucun moment, ne m'a touchée ni ne m'a permis d'être entraînée par l'intrigue. Peut-être que les pièces « à stations », dans lesquelles le public se déplace et ne suit pas l'intrigue de façon continue, impliquent nécessairement une distanciation marquée par rapport au texte. N'était-il pas risqué, dès lors, de développer une telle esthétique dans le cas du texte de Benacquista, dont l'intérêt repose entièrement sur la tension soutenue entre deux personnages ? Dans ce spectacle, ce parcours somme toute captivant, j'ai eu l'impression qu'il manquait un liant, un fil conducteur entre le propos du texte et l'espace. **J**